



LOUISE
LACOURSIÈRE

Sur ma route

LOUISE
LACOURSIÈRE

*En collaboration
avec Danielle Doucet*

Sur ma route

 Libre
Expression

Partie I

La renaissance

Bruxelles, septembre 1988

Lorsque je quitte Montréal à destination de la Belgique, deux objectifs m'habitent : survivre et cesser de consommer.

Quand j'ai connu Annie, elle séjournait à Montréal chez son frère Simon, un copain du milieu des boîtes à chansons. Nous nous entendions bien. Annie et moi vivions, chacune de notre côté, les derniers moments d'une relation amoureuse. Une fois Annie retournée dans son pays, nous sommes restées en contact. Lorsqu'elle m'a offert de la retrouver à Bruxelles, je traversais une période très difficile. Une autre. Sa proposition s'avérait on ne peut plus pertinente.

Annie... Amie? Amante? J'hésite à qualifier notre rapport.

Annie demeure dans la commune d'Uccle, au sud-ouest de la capitale, dans un quartier huppé à proximité du bois de la Cambre. Entourée de grands hêtres et d'un jardin luxuriant, sa résidence, au cœur de cet îlot de verdure, s'apparente plus à un manoir de campagne qu'à un logement citadin. Annie me réserve un coin de sa maison auquel j'accède par un escalier très étroit. De mon lit, sur une mezzanine, je peux explorer les alentours par une minuscule fenêtre. Une bruine tenace enveloppe les environs. L'humidité me transperce et réveille un vieux malaise.

J'ai froid. J'ai quatre ans. Dans mon lit, je n'ai pas de couverture. Impossible de demander quoi que ce soit à qui que ce soit. On ne m'écoute pas. Je n'ai pas de maman, pas de papa. Je reste chez des étrangers qui ne s'occupent pas de moi. J'ai trop froid. Mon oreiller me donne une idée. Je me glisse dans la taie et, enfin, je m'endors.

Me voilà, vingt-cinq ans plus tard, obsédée par le récent suicide de Marc, mon frère aîné. Luc, mon frère cadet, m'a laissé entendre que l'événement dramatique dont j'avais fait les frais avait, selon lui, motivé son geste désespéré.

J'ai mal. Événement très rare, je suis invitée chez ma mère avec mes frères et ma sœur. À quelle occasion nous reçoit-elle ? Je ne m'en souviens plus. Marie est si peu maternelle ! Mon frère Marc, accompagné de sa conjointe Solange, me fixe d'un regard haineux. En dix ans, je les revois pour la deuxième fois. Lui, le droit, le discipliné, le juste ne digère pas ma vie de bohème. Ma consommation, mon orientation sexuelle, mes fréquentations, rien de ce que je suis ou fais ne lui plaît. On ne sait pas de quoi parler, alors on boit. Sans avertissement, Marc me saute dessus. Il m'étrangle. Je me débats, mais il est trop fort ! Juste avant de perdre connaissance, j'entends Solange le supplier de me lâcher. Elle lui crie : « Arrête ! T'es en train de la tuer ! » Solange, la seule à réagir. Où est ma mère ? On m'a appris, plus tard, qu'elle s'était cachée sous un lit. Je reviens à moi et j'ai de la difficulté à respirer. J'appelle un taxi et je me rends à l'hôpital, seule. Le médecin de l'urgence veut que je dénonce mon agresseur. Je ne porterai pas plainte contre mon frère ! Je suis en état de choc. Personne ne s'informe de moi par la suite. Je porte un collier cervical pendant un bon bout de temps, puis un foulard pour camoufler les marques. Peu après, Marc s'est pendu. On l'a découvert dans son sous-sol, vêtu de son uniforme de l'armée, bardé de ses médailles.

Mes frères... Des étrangers ou de vagues connaissances. Nous avons vécu si peu de temps sous le même toit ! Malgré

tout, un vif sentiment de culpabilité, aussi illogique soit-il, m'habite en permanence, sauf lorsque je consomme quelques bonnes bières, belges de préférence, ou que je vide une bouteille de vin.

*

Le plus souvent le matin, Annie m'entraîne dans de longues promenades. Il est vrai qu'à Bruxelles les sentiers ne manquent pas. Nous avons pris l'habitude d'accéder à la forêt de Soignes par le bois de la Cambre. Immense, offrant du vert à perte de vue, le bois est parsemé de bosquets d'où l'on peut voir surgir un chevreuil. On croise de nombreux joggeurs, cyclistes et adeptes de patin à roulettes.

Qu'il est bon de respirer autre chose que de la poussière de plâtre ! La mère d'Annie m'a confié le sablage des murs de sa maison. Je les peindrai ensuite. Je ne me plains pas. Il m'importait de regagner une certaine indépendance financière. J'ai accepté ces activités avec un énorme soulagement.

Nous marchons en silence. J'ai la bouche sèche, et la tête qui va éclater. Un autre pénible lendemain de veille. Annie souhaite me parler, je le sens. Un sujet la taraude ces derniers jours. J'attends.

Mon amie crée de magnifiques tableaux. Plusieurs de ses connaissances œuvrent à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Grâce à l'influence d'Annie, j'y ai décroché un emploi de modèle tout en poursuivant les rénovations. La première fois, j'ai posé nue, enfin presque. On m'avait installée sur un banc, un drap sur mon sexe. On a peint mon buste pendant des heures. Quelle épreuve ! Un peu à cause de la nudité, car je suis plutôt pudique, surtout en raison de l'immobilité et du froid glacial de la pièce.

— Tu es allée à l'Académie, hier ?

— Oui, oui, comme tous les mardis.

— Tu ne m’as rien dit...

— Tu ne m’as rien demandé.

Je souris. Délibérément, je ne lui facilite pas les choses.

— Eh bien, cette fois, je te demande ce qui s’est passé.

Clairement, elle empruntait un détour.

— On a accédé à mon désir. Dorénavant, on me peint le visage seulement. C’est aussi long, mais au moins, je ne gèle pas. Merci de m’avoir ouvert cette porte, Annie. J’adore cet endroit peuplé d’artistes. Avec eux et avec toi, j’ai compris l’importance de la détermination dans la réalisation de ses rêves.

Oui, j’aime le milieu artistique. J’aurais tant voulu peindre ! Le talent me manque. La musique et la photographie me vont davantage.

Sous l’influence d’Annie, je suis devenue boulimique de musées, d’histoire et de littérature. Je raffole de l’art sous toutes ses formes.

Je peine à déglutir. Je suis déshydratée. Pas question de partager mon ressenti. Annie ne boit pas, presque pas. Je ne l’ai jamais vue déplacée, encore moins ivre. Tandis que moi... Cependant, j’apprécie qu’elle ne tente pas de contrôler ma consommation. Certes, le sujet revient régulièrement sur le tapis, toujours dans l’espoir que la décision de mieux gérer mes habitudes de vie vienne de moi. Je ne sens ni reproches ni pression...

Si elle m’avait connue avant ! Chaque fois que l’argent rentrait, je le buvais ou je *sniffais* de la cocaïne. J’en reniflais tellement qu’un jour un chirurgien a dû reconstituer ma cloison nasale perforée. Puis, je suis passée à l’injection plutôt que de me priver de cette échappatoire. Je vendais de la coke afin de m’en payer. Par la suite, j’ai changé de milieu et, là, j’étais la seule accro à cette drogue. J’ai cessé de m’injecter d’un coup. J’ai prisé un certain temps. Et j’ai abandonné petit à petit. Où ai-je trouvé la force ? L’amour fait des miracles. Elle se nommait Isabelle.

Nous marchons d'un bon pas dans une allée bordée de hêtres rouges. La voix d'Annie me parvient, bienveillante.

— Manu, j'adorerais te présenter quelqu'un. Je crois sincèrement qu'elle t'aiderait à voir plus clair en toi.

— Une psy?

— Oui, mais...

— Dans ma vie d'avant, Annie, tu ne peux pas imaginer combien de psychologues et de psychiatres ont tenté de me « sauver ». En tout cas, je te remercie. Et mon séjour s'achève.

— Rien ne presse. Tu n'es pas bien, ici?

Je m'esclaffe.

— Tu m'avais proposé de rester deux semaines et je vis chez toi depuis deux mois!

— J'insiste, Manu. Andrée est différente. Accepte de la rencontrer. Rien ne t'obligera à continuer si ça ne te convient pas. Elle emploie une technique originale où tu es le maître de ta thérapie. Sa méthode amène, grâce à des exercices spécifiques, à faire le lien entre tes blocages actuels et tes expériences passées. Et puis, Andrée est homosexuelle. Je connais sa compagne.

— Laisse-moi réfléchir.

Bruxelles, décembre 1988

— Parlez-moi de votre famille.

Nous en sommes à notre deuxième entretien. J'aspire encore à mieux contrôler ma consommation d'alcool, en plus d'atteindre un certain niveau de sérénité.

Aujourd'hui, me rendre jusqu'à cette maison luxueuse, mais accueillante, et franchir la magnifique porte en bois donnant accès au vestibule m'a demandé un immense courage. Notre dernier tête-à-tête m'avait complètement vidée.

— Je n'ai pas de famille. Enfin, j'ai un père, une mère et un frère cadet. J'ai eu une petite sœur et un frère aîné. Ces deux-là se sont enlevé la vie. Si Annie ne m'avait pas accueillie, j'aurais probablement été la troisième à me suicider.

— Vous y avez déjà pensé ?

— Souvent.

J'ai peur. J'ai douze ans. On vient de me mettre à la porte du Collège Bourget de Rigaud où les Clercs de Saint-Viateur donnent les cours et les Sœurs grises gèrent l'internat des filles. Je suis inscrite en septième année. Comme beaucoup d'autres élèves, je fume du haschich. J'étais avec un gars de seize ans et on s'est fait prendre. On m'a dit : « Toi, tu sors d'ici. Ton père va te ramener chez lui. » Mon père ? NON ! J'étais paniquée. J'ai tant pleuré ! Mon père et ma mère m'ont abandonnée après leur séparation

quand j'avais quatre ans. Je ne le connais pas beaucoup, mais je sais qu'il me déteste et qu'il est méchant. Il va me tuer! Ce sera l'enfer! Je préfère vivre au pensionnat ou à l'orphelinat. On me dit que je n'ai pas le choix. Non! Non! Je ne veux pas rester avec lui. Et là, j'ai une idée. Je me rends au gymnase. Une corde descend du plafond. J'attends. Je suis seule, enfin. Je passe la corde autour de mon cou et je m'élançe. Je veux en finir. Malheur! La corde casse. Je tombe assise par terre, le cou brûlé par le frottement. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de pied sous le menton. Je tremble de rage. J'ai manqué mon coup. Je ne veux pas aller chez mon père. J'aurais voulu crier aux sœurs et aux frères: « Vous ne comprenez pas? Vous m'envoyez en enfer! »

— Andrée, vous êtes la première à qui je raconte cette histoire de tentative de suicide...

Cette femme exceptionnelle est l'une des rares personnes à avoir dompté ma défiance. Son approche me met à l'aise. Elle laisse du temps et de l'espace à la réflexion. Elle ne me force nullement à parler de ceci ou de cela.

— Que s'est-il passé par la suite?

— Je me suis effectivement retrouvée en enfer, avec ma sœur et mes frères en plus de la blonde de mon père et de ses deux enfants. Trois filles dans une chambre, trois gars dans l'autre. On a forcé mon père à se charger de nous et à tous nous loger chez lui. Lorsqu'il revenait de travailler, la plupart du temps, il était ivre et, chaque fois ou presque, il nous battait, ma sœur et moi. Toutes les raisons étaient bonnes. Jamais il ne touchait aux enfants de sa blonde. Sa blonde... elle était pire que la belle-mère dans *Aurore l'enfant martyre*... Avez-vous déjà entendu parler de cette histoire, Andrée?

— Oui! Il s'agit de l'un des premiers films que j'ai vus au cinéma.

— Donc, Judith, c'est ainsi que se nommait la blonde de mon père, exigeait que ma sœur et moi, on lave les

motifs du prélat avec... une brosse à dents. Elle nous a tant tapochées !

— Pardon ? Tapochées ?

— Au Québec, ça veut dire se faire rouer de coups.

J'ai honte. On nous a inscrites, ma sœur et moi, à l'école Joseph-François-Perrault. Judith nous fait porter des vêtements ridicules, trop petits ou trop grands, à la mode des années 1950. On rit de nous. On est montrées du doigt. J'ai honte. Parfois, je fume avec un gars de ma classe, le seul à qui j'ose parler. Un jour, j'ai décidé de finir ma cigarette cachée sous la galerie chez nous. Mon père m'a prise en flagrant délit. Il était déjà saoul. Je suis rentrée dans la maison sans toucher terre. Il m'a assise à la table, m'a traitée d'imbécile et, après avoir réuni toute la famille, il m'a obligée à téter un gros cigare. J'avais mal au cœur. Il m'a donné une taloche et m'a forcée à continuer de pomper son maudit cigare jusqu'à ce que je vomisse. Mon grand frère a essayé d'intervenir. Là, mon père a perdu les pédales, encore une fois. « Viens, frappe-moi, blanc-bec », hurlait-il. Puis il battait Marc à grands coups de poing au visage. « Vous êtes tous de la merde ! » nous répétait-il jour après jour.

— Il m'a déjà cassé un bras. La Judith... je suis convaincue qu'elle se réjouissait quand il nous maganait. Un jour, il a tellement battu Christine qu'elle s'est effondrée, à moitié morte, entre le poêle et le frigidaire. Je ne savais plus quoi faire. J'étais obsédée : je devais la protéger. Dans une tentative désespérée, j'ai sauté sur le dos de mon père. Il m'a maîtrisée, ça n'a pas été long. « Aye ! Si ça te choque trop de voir ça, t'as juste à t'en aller. » M'en aller ? M'en aller où ? J'ai douze ans. Christine onze. Personne pour nous défendre. Les voisins doivent entendre crier, non ? Pourtant, ils ne dénoncent pas la brutalité de notre père. On en a mangé des volées !

J'ai la gorge serrée. Andrée me tend un verre d'eau.

— Préférez-vous arrêter ici ?

— Non... La situation a empiré quand Judith l'a quitté avec ses enfants quelques mois après notre emménagement. On est restées seules avec lui peut-être un an, un an et demi. Toujours le même scénario de haine et de violence. On était désemparées. Puis, un matin, je nous revois, Christine et moi, assises sur la banquette arrière d'une auto-patrouille. Mon père avait téléphoné au poste de police et demandé qu'on vienne nous ramasser. Les policiers nous observaient, l'air de dire : « Qu'est-ce qu'on va faire d'elles ? » On avait perdu mes frères de vue depuis un bon bout de temps. Finalement, ils nous ont larguées à l'Orphelinat catholique de la rue Décarie et, de là, on nous a vite transférées à l'école de réforme de Notre-Dame-de-Laval, milieu qui abrite plusieurs délinquants habitués à se procurer drogue et alcool.

Mon silence incite Andrée à intervenir.

— Quand avez-vous vu votre père la dernière fois ?

— Aux funérailles de mon frère Marc.

— Qu'en est-il de votre maman ?

— En fait, je n'ai aucun souvenir d'une mère. Je ne me rappelle pas avoir prononcé le mot « maman ». Pas de tendresse, pas de violence, pas de présence, pas de soins, rien de rien. Un grand vide. Oui, j'ai croisé cette femme, aux funérailles, mais je ne lui ai pas parlé, ni à lui d'ailleurs.

J'ai trois ans. Je joue dehors avec ma petite sœur Christine. La roue d'un camion m'écrase le pied. Je tombe et je pleure. J'ai mal. Le monsieur du camion me porte dans ses bras et me demande où je demeure. J'ai peur. Il me ramène chez moi.

— Cet accident est l'unique souvenir précis que j'ai conservé de la période précédant celle de la famille d'accueil où j'ai eu si froid. Je ne me rappelle pas que ma mère se soit préoccupée de ma condition quand j'ai eu le pied écrasé, ou que quelqu'un ait pris soin de moi. M'a-t-on

conduite à l'hôpital? Pendant longtemps, je n'ai pas pu marcher. Mon Dieu! Je vois mon père tout casser autour de moi, démolir les meubles, crier comme un malade. Je le vois, je l'entends. Pourquoi piquer de telles crises? Je n'en ai aucune idée.

Andrée m'invite à poursuivre.

— À un certain moment, ma sœur et moi aurions aimé revoir notre mère. En aucun temps, pendant les dix années qui avaient précédé le séjour chez notre père, elle ne s'était manifestée ou n'avait essayé de nous joindre. Une employée de notre école a eu vent de notre drame et a décidé de nous aider à la retrouver. Elle a planifié le rendez-vous dans un dépanneur. Je ressens encore notre panique chaque fois qu'une femme se présentait. C'était elle ou pas? Nous n'avions aucun souvenir de son visage. Enfin, elle entre, nous jette un coup d'œil, semble figée et nous aussi. A-t-on échangé trois mots? Elle s'est empressée de nous dire qu'elle était attendue au travail. Et vlan. On venait de perdre à nouveau notre mère. Un désastre. Nos espoirs d'emménager avec elle se sont évaporés.

Cette bonne âme m'a invitée au chic restaurant de l'Auberge Saint-Gabriel dans le Vieux-Montréal. De toute ma vie, je n'avais jamais fréquenté un endroit pareil. Puis, elle m'a ramenée chez elle, et dans son lit. Ça n'a pas été long que j'en suis sortie, criant en mon for intérieur: « Non! Je ne peux pas avec toi! Je ne veux pas avec toi! » J'avais quatorze ans, elle, quarante. Elle m'a laissée partir sans insister, sans animosité. J'ai deviné son humiliation. Nous avons entendu dire que, peu après, elle avait perdu son travail. Pourtant, je n'avais rien dit.

Deux ans plus tard, une travailleuse sociale a cru que, si elle nous mettait en présence de notre génitrice, celle-ci nous reprendrait avec elle enfin. Elle a découvert que Marie occupait un poste de vendeuse dans un magasin de la rue Fleury. Après nous avoir persuadées, elle nous

a accompagnées jusqu'à son travail, puis elle a disparu, pensant ainsi augmenter les chances que ça se passe bien. Quand ma mère nous a aperçues, elle s'est empressée de sortir par une autre porte. Et nous, on est restées plantées là comme deux imbéciles.

Que j'ai eu mal ! Je ne verbalisais pas ma peine avec Christine et vice-versa. Seules la boisson et la drogue nous permettaient de supporter l'insoutenable.

— Et Marie, quand l'avez-vous revue par la suite ?

— Lorsque mon frère a failli m'étrangler. Je suis persuadée que même ses proches ne savaient pas que nous existions, mes frères, ma sœur et moi. Elle avait honte de nous.

Soudain, je quitte mon fauteuil, je cours et je sors dans la rue. J'étouffe. Je viens de prendre conscience que j'ai toujours désespérément recherché une famille. Et là, à cet instant, je dois me rendre à l'évidence. Je n'ai pas de famille. Je n'en ai jamais eu. Parfois, des amis me racontent des Noël de leur enfance, des rassemblements autour de grandes tablées, des soirées de rires et d'échanges touchants. Moi, je n'ai aucun souvenir de parents qui prennent soin de moi, qui m'aident à m'habiller, qui me donnent un gâteau d'anniversaire, un cadeau, encore moins un câlin ou un bisou. Rien ! Seul un immense vide rempli de tristesse m'accable, et quand le vide n'occupe pas toute la place, des histoires de cris, de taloches et de raclées ressurgissent. J'ai soif d'une famille !

Mon cœur veut sortir de ma poitrine tant il bat vite et fort. Je n'entends pas Andrée approcher. Je sursaute lorsqu'elle pose la main sur mon bras. D'un signe de la tête, elle m'instigue, comme ils disent en Belgique, à rentrer, et à m'étendre sur la table de massage placée sous la fenêtre, derrière nos fauteuils disposés côte à côte.

— Nous allons consacrer la dernière partie de notre entretien à une relaxation. Vous allez respirer lentement, profondément.

Andrée a compris que, de toute ma vie, je n'ai connu aucune structure familiale, aucun modèle chaleureux. Je dois créer mon propre schéma, seul moyen susceptible de contrer mon insécurité chronique. Elle m'encourage à être plus attentive à mes pensées et à repérer les déclencheurs de mon besoin de consommer. Elle m'exhorte à ne pas réagir par automatisme et à écouter mon dialogue intérieur.

Facile à dire...

Bruges, mars 1989

J'ai besoin de solitude. Un voyage me fera le plus grand bien. Mes deux emplois, rénovation et modèle aux Beaux-Arts, m'ont permis d'amasser suffisamment d'économies pour m'acheter un billet de train et couvrir mes frais d'hébergement pendant quelques jours. Annie me suggère Bruges, à moins de cent kilomètres de Bruxelles. Surnommée « la Venise du Nord », cette ville portuaire compte de nombreux canaux, en plus d'attrayants bâtiments datant du Moyen Âge.

Je me sens en sécurité dans ce pays. La gentillesse et la simplicité des Belges m'incitent à la découverte. À Bruxelles, on parle le français et le flamand. À Bruges, le flamand domine. Il s'agit d'un mélange d'anglais et d'allemand qui s'apparente au néerlandais. On m'a conseillé d'en apprendre quelques mots. Dans une zone flamande, si un Belge refuse de s'exprimer en flamand, il pourrait être mal accueilli. En revanche, le touriste peut aisément communiquer en français ou en anglais. Quand j'ai su qu'entre eux les Brugeois utilisaient un dialecte particulier, incompréhensible à celui qui ne connaît que le flamand officiel, j'ai craint de pénétrer dans une véritable tour de Babel. Chose certaine, la langue constitue un important motif de tension en Belgique.

Un peu perdue, je gagne la grande place. J'ai envie de déguster une gaufre. Je m'installe à une table du Petit

Café. Juste à l'idée de m'adresser à quelqu'un, je perds mes moyens. Sous mes dehors fantasques, une timidité maladroite risque à tout moment de me paralyser.

Une serveuse s'approche, un carnet à la main. Je m'empresse de la saluer.

— *Dag! Hoe gaat het?*

Elle me répond, mais je ne comprends pas un traître mot de ce qu'elle me dit. Je m'efforce d'articuler ma commande.

— *Koffie en een wafel, graag.*

Dans un excellent français et avec un sourire taquin, elle réplique :

— Madame préfère sa gaufre avec ou sans fraises à la chantilly?

Bon. Mon accent s'entend, c'est certain. Une bouffée de chaleur m'envahit. Je me sens idiote!

— Avec, madame.

Je dois être rouge comme une tomate. La panique s'empare de moi. J'aurais grand besoin d'une bière ou d'un verre de vin, ou mieux, d'une lampée de whisky pour me calmer. Tiens! Voilà que le dernier conseil d'Andrée me revient en mémoire, celui d'associer mon envie de boire avec une blessure.

La serveuse apporte ma gaufre, et je la remercie en français. On ne m'y prendra pas deux fois à paraître ridicule... au moins dans ce contexte. Je m'efforce ensuite de rester dans le moment présent. Toute à ma dégustation, j'aperçois l'immense beffroi dont on m'a tant parlé. Avec ses quatre-vingt-trois mètres de hauteur, il m'attire tel un aimant. Aurai-je le courage d'escalader les trois cent soixante-six marches? Annie me l'a fortement conseillé. Avec ses troubles cardiaques, elle ne peut se permettre pareil exercice. Elle m'a fait promettre de lui décrire la vue panoramique au sommet et, surtout, mes sensations.

Une dame à l'aspect revêche s'installe à la table voisine et me fixe. Elle ressemble à tante Gertrude. Je suis projetée dans le temps.

J'ai mal. J'ai cinq ans. Christine et moi, on a été placées chez la sœur de mon père. Elle est méchante. Ce matin, elle m'envoie à l'école sans mitaines. Arrivée dans ma classe de maternelle, j'ai les mains gelées. Mon enseignante fait couler de l'eau froide sur mes mains. Ça brûle. Je crie. Elle me dit que ça ira mieux bientôt, mais ça ne va pas mieux. En revenant de l'école, je cache mes mains derrière mon dos. Les deux filles de tante Gertrude écoutent Bobino et Bobinette. Christine et moi, on n'a pas le droit de regarder la télé. Gertrude nous bat avec une ceinture. Je ne comprends pas. J'ai mal. Mes cousines rient de nous.

J'atteins le sommet du beffroi, enfin, le plus haut palier accessible aux touristes. J'ai peine à croire que j'ai grimpé ces centaines de marches. Un peu plus bas, une salle d'exposition traversait la tour de part en part. J'ai décidé de m'y attarder au retour seulement.

Quelle vue ! Tout autour de la plate-forme, des ouvertures rondes percent la pierre, semblables à des hublots de bateaux. Un grillage en fer les recouvre. Impossible aux désespérés de faire le grand saut. Je me surprends à ressentir un impérieux goût de vivre. Je mesure ma chance. Laquelle de mes travailleuses sociales, de mes éducatrices, de mes géôlières, de mes compagnes de misère, laquelle pourrait m'imaginer presque en extase sur le vieux continent, à admirer une place datant d'au moins huit siècles ? J'éprouve une telle fierté en constatant tout le chemin parcouru en si peu d'années. Étrange. Ces années m'ont paru une éternité.

Ma récente humiliation me semble maintenant dérisoire. Qui s'en soucie, à part moi ? Andrée a raison. Je suis plus dure envers moi qu'envers quiconque.

Tiens ! J'aperçois, tout en bas, voisin des étals du marché recouverts d'un auvent vert, mon petit café de tantôt. Qu'il est mignon ! Des parasols rouges protègent du soleil les tables de la terrasse.

Des canaux entourent le centre-ville. Deux cercles, presque imbriqués l'un dans l'autre, se rejoignent plus au sud. Je me remplis les yeux et le cœur de toutes ces merveilles.

Lorsque je redescends, une fille me frôle. Est-ce intentionnel ? À n'en pas douter, elle me fait de l'œil. Je ne suis pas là. Je feins de ne rien remarquer.

Je suis curieuse. J'ai onze ans. Dans la cour extérieure de l'orphelinat, une élève de ma classe me propose de jouer au docteur avec elle. Ce sera un secret. Où aller ? On repère la niche du saint-bernard, « notre » chien à toutes. On sort le gros chien et on entre dans sa maison en riant. On se met dans un coin et on se caresse partout, partout. C'est bon !

Je me retourne. La touriste me domine de quelques marches. Immobile, elle me fixe. Je lui fais un signe de la main en guise d'au revoir et je m'empresse de descendre cet étroit escalier en colimaçon, ne lui laissant aucun espoir.

Je suis en colère. J'ai quatorze ans. Je suis dans un centre de réadaptation. On est douze filles dans mon groupe. La surveillante me surprend au lit avec Jasmine. On l'a vite changée de section et je ne l'ai pas revue. La surveillante dit que je suis malade, qu'il faut me faire soigner avant qu'il ne soit trop tard. On me force à consulter un psychiatre. Un dénommé Paquette. Un vrai con qui veut absolument me rendre ma « normalité ». À notre deuxième rencontre, il m'annonce que je peux sauter sur le bureau ou sur le divan si ça me fait du bien. Je lui dis que c'est lui qui devrait aller se faire soigner ! J'ai beau lui crier « je ne suis pas folle et je ne suis pas malade », il refuse de m'écouter et il m'oblige à avaler

du lithium. Je déteste les effets de cette merde et je pense que je les ai tous : j'ai la diarrhée tout le temps, je suis faible, j'ai de la difficulté à digérer, à penser, je somnole, j'ai des vertiges, mes globes oculaires bougent sans arrêt, de gauche à droite, de droite à gauche. Je n'en peux plus ! Je défonce la porte de la pharmacie devant l'éducatrice, je saisis la bouteille de lithium et j'avale tout le contenu. « Je ne suis pas malade, VOUS êtes malades ! Nous autres, on est déséquilibrées, décâlassées, ça, c'est sûr. Mais je ne suis pas malade parce que j'aime les femmes. Réveillez-vous ! »

Ai-je osé exprimer ouvertement mon indignation ou si, comme j'en ai l'habitude, j'ai crié ces paroles dans ma tête ? Je garde un vague souvenir de mon transfert à l'hôpital et du lavage d'estomac qui a suivi. Toutefois, je me souviens que, le surlendemain, à mon retour au centre, la directrice m'a promis qu'on ne me forcerait plus à ingurgiter ce médicament.

Je m'arrête, je jauge mon environnement et je me gronde. « Tu n'es plus à Montréal, Manu, tu es à Bruges. Tu n'as plus quatorze ans, tu en as le double. Ressaisis-toi. »

J'admire le mécanisme de l'horloge et les engrenages par lesquels le carillonneur actionne les quarante-sept cloches de cette tour exceptionnelle. Puis, j'entre dans la salle de la trésorerie. Autrefois, on y entreposait la charte, le sceau et la caisse de la ville. Grâce aux nombreux panneaux thématiques illustrés de photos, je comprends mieux l'histoire de ce lieu. J'ai soif d'apprendre ! Je suis impatiente de découvrir de nouvelles cultures.

À peine ai-je rejoint le plancher des vaches qu'une volée de cloches provenant du beffroi me cloue sur place. Grandiose ! Je suis là, à déambuler sur des pavés polis par le passage des gens depuis sept ou huit cents ans, pleinement consciente, sans aucune influence de drogue ou d'alcool. Quelle sensation rassurante ! Combien de temps m'habitera-t-elle ?

Une enfilade de bâtiments étroits, d'un style identique avec un toit pentu orné d'une façade dentelée mauve, orange ou brune, charme mon œil. De véritables maisons de poupées... géantes.

Je m'éloigne de la place du marché vers le sud. Je longe le canal et je contemple les fleurs. Je m'assois sur un banc. J'examine les touristes autour de moi. Et vlan. Mon cœur s'emballa avec une soudaineté qui me laisse interdite. Je pleure ma solitude et mon mal de vivre. Changer de lieu ne suffit pas à se changer. Lorsque je suis avec des gens et qu'une telle émotion émerge, je réagis toujours de la même manière. J'inonde mon entourage de discours et de blagues, je deviens intarissable. Je fais le clown. Je provoque aisément le rire. Belle ambiance qui justifierait de faire la fête, de partir sur une rumba. Heureusement, j'ai délaissé la drogue et j'en suis très fière.

L'agente de voyages à Bruxelles m'a recommandé l'Auberge de jeunesse Snuffel, à moins d'un kilomètre du beffroi. Il serait temps d'y déposer mon sac à dos. Je croise un homme dans la soixantaine, le visage ouvert, le sourire facile.

— Vous comprenez le français ?

Il semble désolé et pince les lèvres. Une jolie femme s'interpose gentiment.

— Moi, je peux vous aider, me déclare-t-elle avec un coup d'œil coquin.

La fille du beffroi ! Quelle coïncidence ! Je n'avais pas remarqué son sac à dos, semblable au mien. À n'en pas douter, une touriste aussi.

— Que cherchez-vous ?

Le sympathique passant nous observe. Je le remercie en anglais.

L'énergie de cette fille me ravit. De plus, son allure dégagée laisse présager un goût de l'aventure, sans complications. Elle s'approche de moi, le regard malicieux.

Une agréable chaleur émane de sa personne. Elle m'attire. Son physique me plaît.

— Connaissez-vous l'Auberge Snuffel?

— Oui. Très bon choix, je connais. Puis-je vous y conduire?

— Pourquoi pas? Merci.

— Vous avez déjà visité le Béguinage? Non? Il est trop tard aujourd'hui, mais demain, si vous êtes libre, on ira, d'accord?

Je lui souris. J'ai le cœur léger. Elle m'allume. Partagerons-nous une table? Un lit? Quoi qu'il en soit, ma morosité s'est envolée.

Un roman initiatique empreint d'émotion,
une protagoniste imparfaite mais attachante
qui devient, au fil de son parcours,
une meilleure personne.

Emmanuelle Trottier tente d'échapper aux souvenirs malheureux de son enfance et de son adolescence en fabriquant son destin à partir de ses voyages, de ses rencontres et des occasions qu'elle saisit. Jeune adulte, elle choisit de prendre sa vie en main et de se donner une seconde chance. De la Belgique au Costa Rica, elle apprend, s'ouvre aux arts et trouve l'amour... non sans faire face à de nouveaux écueils.



Romancière et biographe, **Louise Lacoursière** s'est fait connaître d'un vaste lectorat avec sa trilogie portant sur Anne Stillman McCormick. Grand succès de librairie, sa série *La Saline* lui a valu plusieurs honneurs et prix littéraires. En 2023, elle a reçu la médaille de chevalier de l'Ordre de la Pléiade, décernée à des personnalités qui servent les idéaux de la francophonie.

